

KWARTALNIK NEOFILOLOGICZNY, LXVI, 2/2020  
DOI 10.24425/kn.2020.133966

MAŁGORZATA SOKOŁOWICZ  
(UNIWERSYTET WARSZAWSKI)

## LE DÉSIR DE L'ORIENT, LA VOLONTÉ DE S'ANÉANTIR, LA PUISSANCE DU DÉSERT : ISABELLE EBERHARDT À TRAVERS SES LETTRES

### ABSTRACT

The present paper analyses the self-portrait of Isabelle Eberhardt emerging from the letters she wrote to three men: her brother Augustin de Moerder, her friend Ali Abdul Wahab and her husband Slimène Ehni. The paper is divided into three parts. The first one discusses her desire of Orient, the second shows her will of annihilating herself and the last one focuses on the power of the desert which helps the writer to find the desired calm.

KEYWORDS: ISABELLE EBERHARDT, ISLAM, DESERT, DESIRE, DEATH

### STRESZCZENIE

Artykuł analizuje autoportret literacki Isabelle Eberhardt wyłaniający się z jej listów do trzech mężczyzn: brata Augustina de Moerder, przyjaciela Alego Abdula Wahaba i męża Slimène'a Ehni. Artykuł składa się z trzech części. Pierwsza omawia pragnienie Orientu, bardzo widoczne w listach, druga – chęć samounicestwienia, a ostatnia – moc pustyni, która pomaga pisarce odnaleźć upragniony spokój.

SŁOWA KLUCZOWE: ISABELLE EBERHARDT, ISLAM, PUSTYNIA, PRAGNIENIE, ŚMIERĆ

Mériem [bent Abdallah], Isabelle [Eberhardt ou Moerder], [Nicolas] Podolinsky, Mahmoud [Saadi], voici comment signait ses lettres Isabelle Eberhardt (1877-1904), écrivaine, journaliste, voyageuse et, selon ses contemporains, tout simplement aventurière suisse d'origine russe (cf. Randau 1989 : 8). Ces lettres, miraculeusement sauvées malgré la vie tourmentée d'Eberhardt et celle de ses correspondants, ont fait l'objet de peu d'éditions dont la plus complète est sans doute celle de 1991 : *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés*, établie par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu (cf. Déjeux 1991 : 68). Elle englobe une centaine de lettres datant de 1895 à 1901 adressées principalement à trois hommes : Augustin de Moerder, frère aîné d'Isabelle, Ali Abdul Wahab, un jeune noble tunisien, son ami, et Slimène Ehni, Algérien de nationalité française qu'elle a épousé en 1901<sup>1</sup>. Ces lettres

<sup>1</sup> Toutes les lettres d'Isabelle Eberhardt citées dans cet article viennent de la réédition de ce livre de 2003. Dorénavant, dans le texte principal, nous indiquerons le destinataire de la lettre (AM pour Augustin de Moerder, AW pour Ali Wahab et SE pour Slimène Ehni), la date et le numéro de la page.

constitueront notre corpus et permettront de montrer l'autoportrait littéraire d'Isabelle Eberhardt qui en émerge.

« [C]'est une névrosée et une détraquée et j'incline à croire qu'elle est venue à El Oued principalement pour satisfaire sans contrôle dans un pays peu fréquenté par les Européens ses penchants vicieux et son goût pour les indigènes », écrivait dans un rapport militaire dressé au sujet d'Isabelle un certain capitaine Cauvet en 1900 (Eberhardt 2003 : 290). « Une détraquée », telle était l'image que les Européens se faisaient d'elle. Fille illégitime, présentant dans sa correspondance plusieurs théories sur l'identité présumée de son père (son précepteur Alexandre Trophimovsky, un médecin de sa mère qui l'aurait violée, un autre médecin turc ou arabe<sup>2</sup>), vivant en conflit perpétuel avec ses demi-sœurs et demi-frères (sauf Augustin et Wladimir qui s'est suicidé en 1898), ayant, après la mort de sa mère, des problèmes financiers continus, empruntant de l'argent à droite et à gauche, portant officiellement des vêtements d'homme (sous prétextes que ceux de femmes étaient trop chers), méandrant dans ses écrits entre un je féminin et masculin, Isabelle Eberhardt avait une personnalité fort complexe. Partie en Algérie pour la première fois en 1897, convertie en islam, elle a fait de ce pays sa nouvelle patrie. Elle le traversait sous les vêtements d'homme arabe et le nom de Si Mahmoud Saâdi et lui déclarait l'amour sans bornes dans ses écrits. Contrairement aux Européens, bouleversés par son comportement, les Algériens l'ont généralement acceptée telle qu'elle était. Ainsi que le général Lyautey qui, ayant appris que la jeune femme était morte lors d'une inondation au milieu du désert, y a immédiatement envoyé ses soldats. Ils ont retrouvé son corps et ses papiers mouillés, couverts de boue. C'est ainsi que son œuvre littéraire a été sauvée (cf. Charles-Roux 1988, 1995).

Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu ont intitulé leur édition des lettres eberhardtiennes *Écrits intimes*. Ce titre est bien significatif. Selon Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone (2015 : 33), « [i]l est rare que la correspondance débouche sur un véritable récit de vie ». Le destinataire y est trop important, ce qui mène à de diverses postures adoptées par le destinataire visant à obtenir quelques buts précis. « À première vue, donc, concluent les auteurs, l'épistolarité et l'autobiographie ne semblent pas être organiquement liées ». Pourtant, dans le cas d'Isabelle Eberhardt la situation semble être différente. Un jour, elle déclare à Ali Abdul Wahab que grâce à ses lettres il apprendra à la « connaître entièrement » (AW 22/9/1897 : 89). Certes, parfois, elle cherche à influencer ou même manipuler ses correspondants. Augustin fuit la maison et s'enrôle dans la Légion étrangère. La sœur veut convaincre le frère difficile de ne pas désertir, de ne pas (re)tomber dans l'alcoolisme ou même de ne pas se suicider. Ali Abdul Wahab, sans doute amoureux de sa correspondante, est très prompt à la dépression et devient vite un autre frère à soigner et à consoler. Slimène Ehnni, le futur mari, a la santé fragile et aime (trop) l'alcool. Ce sont les trois hommes à problèmes, les trois hommes à surveiller (à distance), à guider, à réprimander. Mais en même temps ils

<sup>2</sup> Selon Stoll-Simon (2006 : 103) elle le fait exprès pour brouiller les pistes.

ressemblent étrangement à celle qui les surveille, guide et réprimande<sup>3</sup>. Appelés « frères », ils sont ses jumeaux, ses doubles (cf. Eberhardt 2003 : 57). Devant eux, Eberhardt ne doit rien cacher, elle peut pratiquer « l'écriture de la sincérité » (cf. Miraux 1996). C'est sans doute la raison pour laquelle ses lettres, souvent rédigées pendant plusieurs jours, ressemblent au journal intime. Eberhardt devient la « matière de son écriture » (cf. Didier 1976 : 117). Ce n'est pas un hasard si une autre édition de sa correspondance, celle de 1987, combine ses lettres et ses « journaliers » (cf. Eberhardt 1987). La lettre eberhardtienne est une forme d'écriture de soi, une forme de journal qu'elle partage avec les « trois hommes les plus aimés ». De fait, de sa correspondance émerge l'autoportrait de l'écrivaine qui sera présenté ici en trois mouvements. D'abord, nous nous concentrerons sur le désir de l'Orient clairement exprimé par Isabelle Eberhardt dans ses lettres. Ensuite, nous parlerons de sa volonté de s'anéantir et, pour finir, nous montrerons la puissance du désert qui arrive parfois à soulager sa douleur.

## LE DÉSIR DE L'ORIENT ET LE REJET DE L'EUROPE

C'est sans doute Alexander Trophimovsky, son père présumé, responsable de sa formation, qui a inculqué à Eberhardt l'amour pour l'Orient. C'est lui qui l'a initiée aux langues orientales, dont l'arabe, et lui a suggéré ses lectures, dont Eugène Fromentin, Guy de Maupassant et, avant tout, Pierre Loti (cf. Chilcoat 2004 : 958). Les premières lettres conservées de la jeune femme à son frère Augustin, qu'elle signe d'ailleurs Mériem, traduction arabe de Marie, son second prénom, contiennent quelques phrases arabes, mais écrites phonétiquement, comme « *Allah selamet uersen* » [Dieu te fasse don d'une paix sans fin] (AM 23/10/1895 : 31). Rapidement, pourtant, les phrases écrites en arabe font leur émergence, dont le poème bien significatif : « Mon corps est en Occident / Et mon âme est en Orient ; / Mon corps au pays infidèle, / Et mon cœur est à Stamboul / Et mon cœur est à Oran... ! » (AM 24/12/1895 : 49). C'est là qu'Eberhardt formule son désir d'Orient, désir qui semble puiser dans plusieurs sources. Premièrement – ce qui constitue une raison toute menue peut-être – dans son amour pour un homme d'Orient, ou plutôt pour plusieurs hommes orientaux. Le premier est un énigmatique « Levantin aux yeux bruns » qui apparaît dans les lettres à son frère (AM 24/12/1895 : 49). Une fois en Algérie, elle tombe amoureuse de son professeur d'arabe. La relation est vite consommée, mais Isabelle refuse le mariage ne voulant pas vivre comme une musulmane cloîtrée (AW 22/8/1987 : 87). En mai 1898, elle projette d'épouser un jeune Turc (AW début mai 1898 : 205). Finalement, c'est un Algérien qui devient

<sup>3</sup> Selon un témoignage, souvent cité, que Robert Randau (1989 : 217) rapporte dans son livre, elle « buvait plus qu'un légionnaire, fumait plus de kif qu'un haschischin et [...] faisait l'amour pour l'amour de l'amour ».

son mari. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les voyageurs européens ont un penchant visible pour la femme levantine et partent en Orient pour la rencontrer (Tritter 2012 : 191), Eberhardt n'aime que les hommes d'Orient. Part-elle en Afrique du Nord, qui fait à l'époque partie de cet Orient rêvé, pour retrouver son amour ?

Deuxièmement, à l'instar des romantiques<sup>4</sup>, Eberhardt déteste la vie qu'elle mène, elle se crée alors un ailleurs oriental – construit de ses rêves – où elle se protège contre la réalité accablante<sup>5</sup>. Dans l'une des premières lettres à Augustin, tout de suite après sa fuite de la maison, elle écrit : « Revenir ici, recommencer l'odieuse vie sans but, non, cela, c'est ta perte, morale et physique. Non, tu ne dois pas revenir ici » (AM 23/10/1895 : 29). Eberhardt veut sauver son frère aimé. L'idée selon laquelle la vie à la Villa Neuve en Suisse est un cauchemar revient dans sa correspondance : « Souviens-toi des journées sans but et sans pensée passées ici, des années durant » (AM 16/12/1895 : 43), écrit-elle à Augustin. Lui, il a la chance de s'en libérer, elle reste seule à souffrir. Pourtant, le départ de son frère lui permet de « vivre par procuration » (Eberhardt 2003 : 57). Il découvre des terres inconnues, stationne en Algérie et nourrit ainsi l'imagination de sa sœur. Mais il écrit des lettres trop courtes, ce qu'Isabelle ne cesse de lui reprocher.

Troisièmement, la vie qu'elle mène en Suisse est une vie sans Dieu, alors qu'Eberhardt éprouve un besoin aigu de l'Absolu (cf. Benamara 2013 : 32). « Dieu, s'il existait, pourrait seul savoir ce qu'il m'en coûte de t'écrire cette phrase-là ! », s'adresse-t-elle à Augustin, en le suppliant de ne pas revenir à la maison (AM 23/10/1895 : 29). Dieu apparaît souvent dans ses lettres de cette époque, mais il ne semble être qu'une figure rhétorique et l'écrivaine s'en souvient tout de suite : « Que faire ? Mon Dieu, mon Dieu, que faire ? Oh, il n'existe pas, il n'existe pas, Dieu n'existe pas ! Il n'y a personne, personne. Pas de Christ non plus. Rien que la mort et les ténèbres du tombeau, et les ténèbres de mes souffrances infernales » (AM début novembre 1895 : 34). L'absence de Dieu qui est sans doute l'une des raisons de sa souffrance rend sa douleur plus insupportable encore. C'est un cercle vicieux :

Quelle désolation, quelle tristesse morne, implacable et profonde. Pas d'espérance et plus de foi. Pas de Dieu à qui crier notre douleur sans nom, toute l'atroce injustice de notre souffrance. Le ciel vide et muet, rien, personne nulle part. La solitude est absolue, souviens-toi bien ! Personne, *jamais*, ne comprendra notre souffrance, nos aspirations et nos désespérances. [...] « Mon Dieu ! » phrase d'habitude mécanique ! Dieu ! (AM 24/12/1895 : 47)

<sup>4</sup> Ce n'est pas un hasard si Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu l'appellent « un héros romantique » (Eberhardt 2003 : 8).

<sup>5</sup> Selon Edward Said (2005), l'Orient est une création de l'Occident. Il se peut qu'Eberhardt se crée aussi son Orient à elle avant son départ. Pourtant, cet Orient est une vision idéalisée, dépourvue d'une supériorité quelconque. « [Eberhardt] quitte une Europe qu'elle n'aime pas à la recherche d'un monde qui lui ressemble » (Maâlej 2008 : 11), d'un monde meilleur.

C'est pourquoi à un certain moment ce Dieu chrétien qui n'existe pas est remplacé par le Dieu musulman qui existe et se porte bien. Avant sa conversion encore, Eberhardt écrit à Ali Abdul Wahad :

Nous avons de plus un intérêt commun, très sérieux, – le respect de l'amour que, tous deux, nous portons à l'Islam. Vous savez sans doute que, *Inch'Allah* (A)<sup>6</sup>, c.à.d si les conditions ne m'écrasent pas et si je sors victorieuse de cette lutte pour la vie, je compte rester pour toujours en *pays musulman* (A) et me consacrer, si seulement faire se peut, à son service. (AW 12/08/1897 : 77)

L'Orient pour Eberhardt c'est aussi la terre de l'islam.

En effet, peu de temps après, elle se convertit : « De jour en jour, je deviens *croyante* (A) et cela seul me soutient et m'élève au-dessus de toute la mer d'ennuis et de douleur où je vogue pour le moment bien à *la Dérive* » (AW 28/02/1898 : 178). Selon Brigitte Riéra (2008 : 42), Eberhardt a retrouvé dans l'islam la fatalité qui correspondait à son caractère. C'est pourquoi, une fois revenue en Suisse, la voyageuse déclare : « Je vis *la résignation* (A) et par l'espérance de revoir bientôt la terre sacrée de l'Islam auquel je me suis vouée définitivement et à jamais. Quand j'aurai quitté, cette fois, l'Europe, je n'y reviendrai jamais, à moins d'une nécessité absolue – et pour fort peu de temps certes » (AW 27/02/1898 : 173).

C'est donc par l'Orient ou en Orient qu'Eberhardt est capable de surmonter sa souffrance existentielle et continuer à vivre. Lui offrant une nouvelle religion, il devient la réponse à ses problèmes. Le mot Orient vient du latin *oriens*, de *oriri*, « se lever, surgir, naître » (Marx 2003 : 393). Il semble qu'Eberhardt rêve de renaître en Orient.

## LA VOLONTÉ DE S'ANÉANTIR OU UNE SOUFFRANCE SANS BORNES

Pourtant, cela n'est pas facile. Nous appartenons « à la catégorie des *gens foutus* », « infiniment supérieurs aux autres », mais « qui errent », déclare-t-elle à Ali (AW 13/11/1897 : 121). Eberhardt se croit marquée d'une tare qui rend une existence « normale » impossible. Cette tare, résulte-t-elle de son illégitimité ? « [J]e suis une fille illégitime, c.à.d exposée au stupide et cruel dédain des gens, persécutée par autres membres de la famille maternelle, accablée par la douleur » (AW 28/02/1898 : 175), écrit-elle à son ami. De son enfance ? « [Je suis] fille du hasard et élevée au milieu de l'incrédulité et du malheur », se plaint-elle dans une lettre (AW 28/08/1897 : 94). Dans une autre, elle avoue avoir passé son enfance « entre [s]a mère toujours malade et [s]on [tuteur] toujours absent ou occupé à débrouiller les intrigues de la maison » et avec ses « deux frères très aînés et [s]a sœur [qui] avaient

<sup>6</sup> (A) indique les phrases écrites en arabe.

transformé la maison en un lieu de la plus horrible débauche » (AW 22/08/1897 : 82-83). Indépendamment des origines de cette tare, elle mène à une maladie incurable. « [N]ous sommes malades – très malades. Nous souffrons parfois cruellement, mais nous ne voulons point de la compassion de nos pseudo-semblables, si dissemblables », annonce l'écrivaine à Ali (AW 22/08/1897 : 82).

La maladie d'Isabelle Eberhardt ressemble au mal du siècle que Pierre Barbéris (1970 : 54) définit comme « phénomène de civilisations fatiguées », « le sentiment d'avoir perdu, avant l'heure, innocence et jeunesse ». « [J]e me sens repliée sur moi-même, l'âme meurtrie et le cerveau vide et ennuyé », déclare l'écrivaine dans une lettre (AW 17/1/1899 : 243). L'ennui qui paralyse réapparaît dans sa correspondance : « cet ennui de vivre une vie vide de sens et de but !... À quoi bon ? » (AW 8/11/1897 : 114). Même en Algérie, en Orient chéri, il lui arrive de ne pas pouvoir se débarrasser de son tourment : « La ville m'étouffe et me torture. C'est une souffrance et un malaise pour moi, que ce bruit éternel et ce va-et-vient bête de la rue » (AW 10/9/1897 : 101-102).

Quand la souffrance devient insupportable, c'est le désir de la mort qui apparaît :

Qui calmera ne fût-ce que pour une heure ma mortelle souffrance, cette douleur torturante qui, ni nuit ni jour, ne m'abandonne. Où chercher un refuge et le repos qui m'est nécessaire pour ne pas sombrer définitivement dans l'abîme qui s'ouvre devant moi ? Le seul refuge qui s'offre à moi, c'est le suicide, le probable néant de l'au-delà. (AW 8/11/1897 : 115)

Seul le néant peut garantir le calme et l'oubli.

L'islam l'aide parfois : « sans foi, je serai perdue sans retour » (AW 17/2/1898 : 169). « Ce qui me sauve, c'est cette résignation (A) islamique dont j'ai eu le temps de me pénétrer... Autrement, ce serait le suicide ou la folie, et très vite » (AW 13/12/1897 : 125). La volonté de se donner la mort et la peur de la folie hantent pourtant l'écrivaine. Quand, après la mort de sa mère, elle est forcée de rentrer en Suisse, à la Villa Neuve détestée, elle déclare : « Un épuisement nerveux extrême, une sombre mélancolie qui me ronge sourdement, mais sûrement. Encore quelques mois de cette vie, et il n'y a que deux issues : ou la déchéance ultime – la folie –, ou le suicide » (AW 4/8/1898 : 213).

Le suicide semble être le dernier recours possible : si rien ne marche, reste la mort. « La vie n'a pour moi aucun attrait en elle-même et je n'y tiens pas », annonce l'écrivaine (AW 5/2/1898 : 157). Un « suicide immédiat » devient ainsi la solution à tous ses problèmes. Elle déclare alors à son frère qu'elle se suicidera si elle ne touche pas à son héritage (AM 18/1/1901 : 299). Quand sa situation matérielle devient catastrophique, elle projette avec Slimène un double suicide (AM 7/3/1901). Parfois, cette volonté de s'anéantir devient même grotesque et semble lui servir d'outil de chantage : si son frère ne lui envoie pas d'argent, elle se tue ; si son mari recommence à boire, elle se tue (SE 24/7/1901 : 374). Eberhardt le répète comme un mantra, comme si la conscience de pouvoir toujours se donner la mort lui redonnait la force de vivre.

## LA PUISSANCE DU DÉSERT OU LE CALME DU NÉANT

Dans une lettre, Eberhardt définit ce qui lui fait le plus de mal : « c'est la prodigieuse *mobilité* de ma nature, et l'instabilité vraiment désolante de mes états d'esprit qui se succèdent les uns aux autres avec une rapidité inouïe ». Pourtant, elle y connaît un remède : « la contemplation muette de la nature, loin des hommes, face à face avec Celui qui *n'a rien créé de mal* (A) » (AW 28/8/1897 : 93). C'est le désert qui lui permet de contempler pleinement la nature, « loin des hommes, face à face avec Dieu ». Le désert oppose à la mobilité torturante « cette apparence d'immobilité qui rend confiance en l'Éternité et qui enraie un peu ce funeste vertige du néant qui nous torture, en Occident... » (AW 13/11/1897 : 107). Il est un « espace sacralisé et lieu d'une quête de sens » (Marx 2003 : 371), un endroit où l'on entend de la façon la plus puissante la voix de Dieu (Chalendar 2006 : 915) : « ce sont des heures de salut, celles que je passe à cheval dans la plaine déserte... », avoue Isabelle Eberhardt à Ali Abdul Wahab. C'est là qu'elle « *ressen[t] enfin la présence réelle de l'Éternel [...]* tel qu'il est dans le Coran, serein et grand » (AW 10/9/1897 : 101).

Le désert efface le temps et l'espace, fait oublier où l'on vit. « [E]rrer au trot d'un bon cheval dans la plaine, loin des hommes et du siècle, au milieu des immobilités séculaires où l'on n'entend que la voix du vent » (AW 10/9/1897 : 101) devient le but de la vie de la voyageuse. Les autres choses disparaissent, la souffrance s'efface :

Quelquefois, aux heures où je souffre et où la vie inaccoutumée de cette ville suant le vice et la bassesse me tue, je m'en vais, très loin, avec des *amis* bédouins, dans quelques douar perdu où tout semble dater d'Isaac et de Yacoub et où règne la *paix* depuis longtemps inconnue à la ville – inconnue des Européens depuis des millénaires. (AW 10/9/1897 : 101)

Eberhardt évoque l'opposition, mainte fois soulignée par les voyageurs européens : la vie en Orient est paisible, tranquille, ne ressemble pas à la vie en Europe, cette course continue après des chimères.

Le désert purifie. La figure romantique par excellence est celle d'un homme à cheval qui court à travers les sables. Elle devient la métaphore d'une liberté sans bornes. Grâce à la vitesse qui abasourdit on ne pense pas. L'homme devient libre de tout ce qui l'entrave (*cf.* Gusdorf 1984 : 71). C'est ce qu'Eberhardt ressent : « Et il me semble que, quand [...] je cours au hasard, ventre à terre dans l'immense plaine, – il me semble que je suis enfin sortie de moi-même et que j'ai secoué tout le fracas atavique de conventions et d'agitations *inutiles* » (AW 10/9/1897 : 101). Le désert laisse oublier. Le désert libère. C'est son pouvoir et sa puissance.

C'est dans une oasis située au milieu du désert, El Oued, qu'Isabelle Eberhardt retrouve le bonheur : c'est là qu'elle a « commencé à vivre » (AM 10/12/1900 : 280) : « je ne demande rien au Destin, si ce n'est de me laisser vivoter en paix dans mon désert, loin de l'hypocrisie et de la bassesse des hommes » (AM 10/12/1900 : 285). Le désert remplace la mort, efface, au moins momentanément, la volonté de s'anéantir. « Oui, j'aime mon Sahara, et d'un amour obscur, mystérieux, profond, inexplicable, mais bien réel et indestructible », avoue la voyageuse (AM 18/1/1901 : 298).

## EN GUISE DE CONCLUSION

Les lettres d'Isabelle Eberhardt « aux trois hommes les plus aimés » forment alors un autoportrait turbulent de l'écrivaine. Elles montrent, plus encore que son œuvre (auto)fictionnelle, la souffrance existentielle qui faisait partie de sa vie. La mort continue à revenir dans sa correspondance, comme si cette pensée la reconfortait, donnait l'espoir que la douleur serait un jour effacée. Une autre pensée encore reconforte l'écrivaine : l'Orient. Dans une lettre à son frère, Isabelle rêve qu'un jour leurs malheurs seront terminés « [q]uelque part en Orient, loin des 'civilisés' et de leur insanité croissante, débordante et envahissante » (AW 8/11/1898 : 220). L'Orient est un monde alternatif, un monde meilleur. L'islam devient la seule armure de celle qui lutte contre son existence ; et le désert, son endroit préféré où elle peut oublier tous ses tourments.

Cette fuite en Orient ne veut pas pourtant dire la faiblesse. Le mot « volonté » revient régulièrement sur les pages des lettres eberhardtiennes. L'écrivaine se déclare être capable de grands efforts de volonté contrairement aux hommes avec qui elle échange ses lettres. : « Fais, comme moi à chaque instant, un grand effort de volonté », recommande-t-elle à son mari (SE 1/8/1901 : 388). « Mais surtout, fais un effort de volonté, et reprends courage », insiste-t-elle (SE 2/8/1901 : 391). Les lettres d'Isabelle Eberhardt, même si elles reprennent les grands axes de son écriture : le malaise, la dépression, l'ennui, montrent aussi un autre visage de l'écrivaine : les « doubles » messages, petites et grandes intrigues et mille ruses employées pour se procurer de l'argent. Il y a là la volonté, la puissance même et un autre désir encore que celui d'Orient : le désir de « se faire une position en lettres », le désir d'écrire. « La littérature est mon étoile polaire dans les ténèbres de la vie » (AW 8/11/1898), avoue un jour celle qui dans une autre lettre déclare : « J'écris, comme j'aime, parce que telle est ma destinée » (AW 22/8/1987).

## BIBLIOGRAPHIE

- BARBÉRIS, P. (1970) : *Balzac et le mal du siècle. Contribution à une physiologie du monde moderne, t. I, 1799-1829*, Paris.
- BENAMARA, Kh. (2013) : *Le Destin d'Isabelle Eberhardt en Algérie. Amour, mystique, espionnage et mort violente*, Paris.
- CHALENDAR, X. (de (2006) : « Le Désert de la Bible », in : DOUCEY, B. (éd.) : *Le livre des déserts. Itinéraires scientifiques, littéraires et spirituels*, Paris, 915-974.
- CHARLES-ROUX, E. (1988) : *Un désir d'Orient. La Jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Paris.
- CHARLES-ROUX, E. (1995) : *Nomade j'étais : Les Années africaines d'Isabelle Eberhardt*, Paris.
- CHILCOAT, M. (2004) : « Anticolonialism and Misogyny in the Writings of Isabelle Eberhardt », *The French Review*, 5/77, 949-957.

- DÉJEUX, J. (1991) : « Isabelle Eberhardt, *Écrits intimes*, 1991 », *Hommes et Migrations*, 1145, 68.
- DIDIER, B. (1976) : *Le Journal intime*, Paris.
- EBERHARDT, I. (1987) : *Lettres et journaliers : sept années dans la vie d'une femme*, éd. ERRERA, E., Paris.
- EBERHARDT, I. (2003) : *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés*, éd. DELACOUR, M.-O. / HULEU, J.-R., Paris.
- GUSDORF, G. (1984) : *L'Homme romantique*, Paris.
- LECARME, J. / LECARME-TABONE, É. (2015) : *L'Autobiographie*, Paris.
- MAÂLEJ, M. (2008) : *Isabelle Eberhardt, miroir d'une âme et d'une société*, Paris.
- MARX, J. (2003) : « Au service de la plus grande France : littérature et mystique saharienne », in : NAUROY, G. / HALEN, P. / SPICA, A. (éd.) : *Le Désert, un espace paradoxal*, Bern, 371-400.
- MIRAUX, J.-Ph. (1996) : *L'Autobiographie. Écriture de soi et sincérité*, Paris.
- RANDAU, R. (1989) : *Isabelle Eberhardt. Notes et souvenirs*, éd. DÉJEUX, J., Paris.
- RIÉRA, B. (2008) : *Journaliers d'Isabelle Eberhardt*, Paris.
- SAID, E. (2005) : *L'Orientalisme. L'Orient crée par l'Occident*, Paris.
- STOLL-SIMONE, C. (2006) : *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, Paris.
- TRITTER, J.-L. (2012) : *Mythes de l'Orient en Occident*, Paris.